

Depuis un moment Frantz Rittner, caché par des touffes de verdure, ne perdait aucun détail du tableau que nous venons de photographier pour nos lecteurs.

Il quitta la retraite qui le dérobaux aux regards et s'approcha.

—Mademoiselle, dit-il à la jeune fille, il faut reconduire madame votre mère à sa cellule...

—Déjà ! s'écria Edmée.

—Oui, déjà... L'abus des meilleures choses est toujours dangereux, et l'influence vivifiante du grand air déterminerait une surexcitation qu'il convient d'éviter...

—Je vous obéis, docteur, mais ma mère va mieux, n'est-ce pas ?...

—Beaucoup mieux, oui, mademoiselle.

Edmée passa son bras caressant autour des épaules de Jeanne et reprit lentement avec elle le chemin du bâtiment des folles.

—Elle va trop bien ! pensait Frantz Rittner en les regardant s'éloigner. La guérison serait trop rapide... Il ne faut pas qu'elle guérisse...

## XI

### COMMENT CLAUDE MARTEAU VINT A NEUILLY.

Peu de jours après son entretien avec le neveu de M. Delarivière, Claude Marteau avait reçu de la préfecture de Melun une lettre lui enjoignant de se présenter pour affaire urgente au bureau de la sûreté, première section, deuxième division.

En toute autre circonstance une missive de cette nature aurait inquiété notablement le batelier, mais il devinait sans peine le motif de la convocation.

On allait sans le moindre doute lui remettre le permis de séjour dans le département de la Seine obtenu pour lui par Fabrice Leclère.

Aussi, quoiqu'il lui fût toujours désagréable d'entrer en rapport avec quiconque appartenait à l'administration, il prit sans trop d'émoi le chemin de la préfecture, monta gaillardement au bureau où il était appelé, et fut introduit sur le champ dans le cabinet du chef.

En se trouvant debout, son béret à la main, devant l'important personnage, l'ex-matelot ne tremblait pas précisément, mais il s'en fallait de bien peu. Sa gêne se traduisait par la gaucherie de son attitude, habituellement si crâne.

—Vous vous nommez Claude Marteau ? lui demanda le chef de bureau.

—Surnommé Bordeplat... Oui, monsieur.

—Vous avez adressé une requête à la préfecture de la Seine pour obtenir votre résidence à Paris ?

—Oui, monsieur... C'est-à-dire, non, monsieur...

—Comment ?

—La requête, monsieur, ce n'est pas moi qui l'ai faite... C'est une personne qui me porte intérêt, qui me prend à son service et qui s'est chargée de ça...

—M. le préfet de la Seine a bien voulu vous accorder ce que vous désiriez et ce qu'on sollicitait pour vous...

—Vive M. le préfet !...

—Voici un passeport pour Paris...

Cette fois Claude Marteau se mit à trembler positivement en prenant le précieux papier que lui tendait le chef de bureau, mais ce n'était plus d'anxiété, c'était de joie.

—Ah ! je vous remercie, monsieur... s'écria-t-il avec émotion, je vous remercie de tout mon cœur...

—Rendez-vous digne, par votre bonne conduite, de la très grande faveur que vous obtenez... Faites en sorte qu'on n'ait point à regretter un jour ce qu'on fait aujourd'hui pour vous...

—Ah ! pas de danger, monsieur !... On ne devient pas récidiviste à moins d'être un gredin fini... et, quoique j'aie été condamné, je suis un honnête homme... Vous savez, monsieur, la condamnation, ce n'était point pour de l'argent... Voler de l'argent... ah ! mais non !... je me serais coupé la main plutôt ! C'était pour un pain, monsieur... un simple pain de quatre livres... Enfin, suffit, soyez tranquille... on n'aura rien à me reprocher...

—Je le souhaite...

—Comptez-y, monsieur.

—Dans les deux jours qui suivront votre arrivée à Paris, poursuivit le chef de bureau, vous vous rendrez à la préfecture de police, où l'on vous donnera un permis de séjour en échange de ce passeport.

—Merci, monsieur... Et c'est tout ?

—C'est tout.

Claude plia le passeport soigneusement, l'enveloppa de son mouchoir, le mit dans une de ses poches, salua et sortit.

Il alla prendre congé de sa patronne, la veuve Gallet, prévenue depuis trois jours qu'il quittait son service avec bien du regret.

La brave femme s'était attachée à lui et savait qu'elle ne le remplacerait pas facilement, quoiqu'il eût le tort d'aimer un peu trop la divine bouteille.

Elle lui fit promettre de revenir la voir et lui glissa dans la main deux louis à titre de gratification.

Claude la remercia vivement, puis, selon les recommandations de Fabrice, prit le chemin de fer sans dire à ses connaissances de Melun qu'il allait à Paris.

Notre marin avait le cœur léger... Il rayonnait. Il se sentait renaître...

N'ayant eu garde d'écorner les deux cents francs donnés par le neveu du banquier, il lui fut facile, en arrivant, de s'équiper d'une façon convenable.

Il acheta veste de matelot, pantalon de drap et pantalon de treillis, chemises à collet bleu, caban, ceintures rouges, enfin une garde-robe complète.

Il n'oublia ni le béret à houppes de laine, ni le chapeau traditionnel en toile cirée.

Certaine casquette de drap bleu, avec une ancre d'or, lui donnait grandement envie ; mais son gros bon sens lui disait que peut-être son nouveau patron trouverait cette coiffure prétentieuse.

Claude avait, chez le marchand même, revêtu son costume le plus beau.

Il entassa dans une valise neuve le reste des effets, ensuite rasé, bichonné, *galipoté de frais*, comme il disait en son langage imagé de marin émérite, il héla un fiacre qui passait à vide, et se fit conduire à Neuilly-Saint-James, à l'adresse indiquée sur la carte de Fabrice.

Disons, puisque l'occasion s'en présente, que cette carte occupait la place d'honneur dans un immense porte-monnaie dont les cases profondes contenaient en outre un billet de cinquante francs, deux ou trois louis, quelques pièces blanches, pas mal de gros sous, et un certain nombre de petits bibelots fort intéressants, dont nous aurons à nous occuper plus tard.

En arrivant rue de Longchamps Claude paya son cocher, prit sa valise et sonna vigoureusement.

Le son de la cloche fit accourir le jardinier concierge.

Ce dernier avait reçu des instructions de Laurent et n'ouvrait qu'à bon escient.

—Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? fit-il à travers les barreaux de la grille.

—C'est-il ici qu'est amarrée la maison de M. Delarivière ? demanda le matelot.

—Pourquoi voulez-vous savoir cela ?

—Pourquoi je veux savoir cela ? répéta le matelot en riant, Il est bon là, le terrain !! Eh bien, mon brave, je veux savoir cela, parce que j'y viens affaler mon hamac...

—Affaler !... quoi ?...

—Mon hamac, donc !... Autrement dit, j'y viens demeurer.

—Demeurer ici !!! s'écria le concierge.

—Un peu, mon fiston...

—Perdez-vous la tête, marinier !!

—Je ne crois pas... Et la preuve c'est que je suis expédié le neveu...

—Le neveu ? Quel neveu ? Le neveu de qui...

—Ah ça ! mais, dites donc, vous, ça va-t-il bientôt finir ! s'écria Claude qui n'était point d'un naturel patient... Ton-